Analyse sociocritique des structures sociales dans les autobiographies d'Helen Keller et d'Emmanuelle Laborit

DOI : 10.46522/S.2026.01.34

Gehan Mohamed Abd-El Wahab MOHAMED PhD
Faculté des Lettres Université d'El-Arich, Egypt

Abstract: A Socio-Critical Analysis of Social Structures in the Autobiographies of Helen Keller and Emmanuelle Laborit

This study examines the representation of disability in the autobiographical works of Helen Keller and Emmanuelle Laborit through a sociocritical approach. It argues that difference is not merely an individual condition, but a socially constructed reality shaped by institutions such as family, school, language, and dominant cultural norms. While Keller's experience reflects a process of rebirth into the world through tactile and written language, Laborit advocates for and defends sign language as a cultural and identity-based right. Their trajectories highlight how societies generate inclusion or exclusion depending on how difference is perceived and accommodated. By comparing two distinct historical periods, cultural contexts, and forms of disability, this research underscores the central role of language in processes of emancipation. It further demonstrates that disability can become a site of resistance, creativity, and self-affirmation.

Key words: *Disability; Identity; Society; Exclusion; Sociocriticism.*

L'étude de la représentation du handicap dans la littérature autobiographique constitue aujourd'hui un domaine de recherche essentiel. Elle permet de comprendre comment les sociétés construisent leur vision de la différence et, à travers cette vision, remodèlent le rapport entre l'individu et le système social. Une autobiographie écrite par une personne handicapée n'est pas un simple récit personnel ; c'est aussi un espace où s'expriment les discours culturels et sociaux, et où se révèlent les mécanismes d'exclusion ou d'inclusion. De plus, c'est également un espace où l'identité se construit à la suite d'une interaction complexe l'individu et le groupe.

Dans ce contexte, l'approche sociocritique développée par Claude Duchet offre un outil essentiel pour comprendre la présence de la dimension sociale au sein du tissu linguistique d'un texte. Selon cette approche, un texte littéraire n'est pas une simple construction esthétique, mais un ensemble de signes et de significations qui portent les traces de la réalité, de ses discours et de ses valeurs. Ainsi, chaque élément linguistique ou narratif devient le reflet de la culture d'une société et de sa manière de percevoir l'autre comme différent. Dès lors, la littérature autobiographique devient un espace où se manifestent les tensions entre le soi et l'autorité, entre l'identité individuelle et les normes collectives, ainsi qu'entre le désir de liberté et les contraintes imposées par les institutions sociales.

Partant de ce postulat, la problématique de cette recherche s'articule autour d'un ensemble de questions visant à comprendre comment la dimension sociale émerge dans les récits de Keller et de Laborit : dans quelle mesure les autobiographies d'Helen Keller et d'Emmanuelle Laborit mettent-elles en lumière les structures sociales, culturelles et familiales qui influencent le vécu du handicap ? Comment les choix narratifs, linguistiques et symboliques des deux auteures contribuent-ils à redéfinir la place de la personne handicapée dans la société ? Finalement, la narratrice parvient-elle à transformer sa souffrance individuelle en un puissant discours social qui redonne toute sa valeur à l'identité et condamne les pratiques d'exclusion ? Ces questions constituent le point de départ de cette recherche visant à comprendre l'expérience humaine et sociale de ces deux figures, et à révéler les mécanismes narratifs qu'elles ont utilisés pour résister à la marginalisation et construire une identité autonome capable d'affirmer son existence au sein d'une société qui, souvent, étouffe la différence ou réduit au silence les voix dissidentes.

Cette étude vise à atteindre plusieurs objectifs intégrés. Elle cherche à analyser le handicap comme un phénomène socioculturel, à identifier le rôle de la famille, de l'éducation et des institutions dans la construction de la conscience de soi, et à examiner la fonction structurelle du langage - la langue des signes dans les œuvres de Laborit et le langage tactile et écrit dans celles de Keller - dans la construction de l'identité et l'accès à l'appartenance ou à la résistance. De plus, l'étude tend à révéler comment l'expérience individuelle se transforme en discours social et comment l'écriture devient un acte de libération.

Par ailleurs, cette étude repose sur une méthodologie sociocritique, fondée sur l'analyse des contextes historiques et sociaux, l'observation des indicateurs sociaux présents dans les deux textes, le décryptage des structures narratives liées au handicap et une comparaison des outils linguistiques utilisés pour exprimer la conscience de soi. En outre, elle met également en lumière les mécanismes d'exclusion et de résistance construits narrativement dans les deux œuvres. Le contenu de cette recherche est principalement constitué des textes de Keller et de Laborit, ainsi que d'un ensemble d'études théoriques sur le handicap, la sociocritique et l'écriture autobiographique.

Cette introduction se concentre sur la structure de la société dans les deux romans, ainsi que sur la relation à la famille, au langage et aux institutions, et sur l'impact de ces structures sur le développement de la conscience de soi chez les deux protagonistes Keller et Laborit.

Helen Keller est née en 1880 en Alabama, aux États-Unis, dans une famille rurale conservatrice de la classe moyenne. Très jeune, elle attrape une maladie qui la rend sourde et aveugle, la plongeant dans un isolement total et l'empêchant de communiquer. Sa famille joue cependant un rôle déterminant dans la recherche de solutions éducatives adaptées, notamment grâce à l'arrivée de sa célèbre institutrice, Anne Sullivan, qui l'initie au langage par l'écriture tactile. Cet événement marque une véritable

renaissance pour Helen Keller ; elle apprend à lire et à écrire, poursuit des études supérieures et devient par la suite une figure emblématique de la lutte pour les droits des personnes handicapées, des femmes et pour la paix, ainsi qu'un symbole mondial de la résilience humaine.

De sa part, Emmanuelle Laborit est née en France en 1971. Sa surdité a été découverte par sa famille dès ses premiers mois. Issue d'une famille éduquée, elle a fréquenté des écoles où la langue des signes était interdite, ce qui a engendré son isolement et une crise d'identité. L'apprentissage de la langue des signes a été un tournant dans sa vie : elle a alors commencé à se réapproprier son identité et sa capacité à interagir avec le monde. Elle a ensuite travaillé comme comédienne au Théâtre National des Sourds et elle a publié son autobiographie, *Le Cri de la mouette*, qui raconte son expérience de l'oppression linguistique et culturelle, ainsi que son parcours de résistance qui l'a conduite à devenir une figure emblématique de la défense de la culture des sourds.

Comprendre les autobiographies de Keller et Laborit implique d'examiner les sociétés dans lesquelles elles ont vécu et comment celles-ci ont influencé leurs visions du monde et leur perception d'elles-mêmes. Dans les deux récits, le handicap n'est pas présenté comme une réalité distincte, mais plutôt comme une construction sociale façonnée par le milieu familial, l'école et les discours culturels qui définissent la notion de la différence. Dans cette optique, cette étude vise à analyser la représentation de la société dans les deux textes, non pas comme un élément extérieur, mais comme une composante essentielle du récit, contribuant à la formation du rapport entre l'individu et son environnement social.

Dans cette recherche, nous abordons d'abord le rôle central de la famille dans la formation de la personnalité, en illustrant comment les modèles familiaux de Keller et de Laborit ont influencé la construction de leurs identités. Nous analysons ensuite le rôle et l'importance des établissements d'enseignement dans la promotion de l'inclusion ou le renforcement de l'exclusion. En outre, nous explorons le langage comme outil permettant aux individus de se reconstruire au sein de la société, qu'il s'agisse du langage parlé, comme dans le cas de Keller, ou du langage des signes, comme dans celui de Laborit. En fin, nous abordons les structures économiques qui affectent l'accès aux soins spécialisés, au soutien et à l'éducation.

La famille

La famille est l'environnement principal dans lequel un enfant développe ses relations affectives et sociales. Elle joue un rôle crucial dans la formation de l'individu, notamment en cas de handicap.

A. La famille dans *Le Cri de la mouette*.

Emmanuelle Laborit évoque les origines de sa famille, révélant ainsi son illustre lignée : « Mes parents sont d'une famille de marins. Ma mère est fille, petite-fille et sœur des

derniers cap-horniers. » (Laborit 2003, 12). Pourtant, cette famille n'était pas fortunée. Au contraire, elle consacrait des sommes considérables aux soins de leur fille sourde.

Dans l'ensemble, l'expérience de cette famille face au handicap révèle des aspects profondément humains. Elle démontre à quel point l'arrivée d'un enfant handicapé peut constituer un véritable choc, même pour les personnes les plus instruites et les plus averties. Le handicap, avec ses défis physiques, psychologiques et sociaux, impose un moment décisif à l'environnement familial, l'obligeant à repenser ses valeurs et son mode de vie. Selon Zucman : « Pour les parents, la vie bascule, se fracture entre un avant et un après, à jamais dissemblables, ou liberté et avenir se trouvent anéantis » (Zucman 1989, 117).

Malgré le choc, les parents d'Emmanuelle ont fait de leur mieux pour s'adapter à cette nouvelle réalité. Ils ont ainsi prouvé que l'adaptation est possible grâce à l'amour et au sens des responsabilités. Cette attitude humaine fait écho aux propos de M. M. Al-Sakran : « Nous avons besoin d'une culture éclairée qui respecte les droits des personnes handicapées dans tous les domaines et à tous les niveaux, non pas par sympathie ou par charité, mais comme des composants véritables capables de donner, d'exceller et de participer à la construction des sociétés » (Elsakran 2015, 12). Cette vision transparaît clairement dans la réaction de la famille face à la surdité de leur fille. Comme le raconte Laborit dans son œuvre : « Maman dit que la famille se consolait avec des lieux communs : « Elle est sourde, mais qu'est-ce qu'elle est mignonne ! » Elle sera d'autant plus intelligente ! » (Laborit 2003, 18).

À l'inverse, Emmanuelle Laborit a grandi dans un environnement familial aimant. Sa famille a appris la langue des signes pour communiquer avec elle, ce qui a profondément transformé sa vie. Elle n'a pas été perçue comme différente, mais a plutôt vécu dès son plus jeune âge avec une identité culturelle et linguistique complète.

En réalité, sa famille ne cherchait pas à « guérir » son handicap ; elle considérait la surdité comme une identité, et non comme une faiblesse. Cela lui permettait d'exprimer librement ses sentiments et de défendre cette identité. Ainsi, son environnement familial était non seulement une source d'affection, mais aussi un soutien culturel qui renforçait sa confiance en elle et l'aidait à remettre en question la vision sociétale dominante de la surdité comme un handicap.

Le père

Emmanuelle Laborit n'utilise pas le prénom de son père, le désignant plutôt comme « l'Autre », en raison du manque de communication et des malentendus qui ont caractérisé leur relation, surtout durant les premières années de sa surdité et avant qu'elle n'apprenne la langue des signes. « Dès ce moment, il n'y a eu guère de place pour l'autre, mon père » (Laborit 2003, 18). Elle le décrit à travers sa profession et son comportement, notamment face à sa surdité. Son père était un homme instruit et ouvert d'esprit. Sa spécialisation médicale était étroitement liée à la surdité et à la psychologie des sourds. Cela témoigne de son dévouement et de sa profonde empathie. Il s'est rap-

proché de plus en plus de ce monde silencieux et profond (le monde des sourds), cherchant à comprendre le comportement de sa fille et d'autres personnes comme elle, afin de les aider à s'adapter : « Mon père décide, en qualité de psychiatre, de s'occuper des sourds. Il va ouvrir à Sainte-Anne la première consultation où l'on pratique la langue des signes. » (Ibidem, 75).

De plus, les expériences professionnelles et personnelles de son père étaient constamment présentes dans la façon dont il la traitait. Tantôt il la traitait comme une fille qu'il aimait profondément, tantôt comme un médecin qui devait donner des conseils stricts à un patient, et il disait toujours à sa fille : « C'est dangereux. Très dangereux. Mauvais pour le cerveau. Ça tue les cellules nerveuses, tu comprends ? » (Laborit 2003, 143).

En revanche, ce père a joué un rôle essentiel dans la vie de sa fille sourde. Il a accepté son handicap et a tout fait pour l'aider à mener une vie aussi normale que possible. Il l'a amenée à Vincennes et à Washington pour qu'elle apprenne la langue des signes et trouve des solutions pour améliorer son bien-être mental. Il a d'abord été attiré par Alfredo Corrado et William Moody parce qu'« Ils ont tous deux signé couramment » (Shea 2013, 4). Lui-même il a appris la langue des signes pour faciliter la communication avec sa fille. En bref, ce père a constamment cherché à s'améliorer, l'a sincèrement encouragée, a élargi ses nouveaux horizons et a surmonté de nombreux obstacles, rendant ainsi la vie de sa fille handicapée plus supportable.

La mère

La mère d'Emmanuelle lui offre un havre de paix et de réconfort absolu. Emmanuelle trouve en elle une source inépuisable d'amour et de compréhension, qui apaise considérablement sa souffrance psychologique. Très impliquée dans la communité des personnes sourdes, sa mère a tissé de nombreux liens qui lui permettent de mieux comprendre sa fille. Cette relation maternelle constitue un terreau fertile pour le développement graduel de son identité, au sein duquel l'enfant sourd acquiert ses premiers moyens de communiquer avec le monde et avec autrui.

Emmanuelle ne mentionne pas le prénom de sa mère, mais parle d'elle à travers leur relation intime et son univers silencieux. Elle fait également référence à la profession de sa mère en disant : « Ma mère est institutrice pour enfants à problèmes psychologiques. » (Laborit 2003, 75). Au début, la mère est profondément bouleversée et désespérée par la surdité de sa fille. Elle se sent constamment responsable de ce qui s'est passé et cherche une explication, se demandant : « D'où venait cette "malédiction" ? L'hérédité génétique ? Une maladie pendant la grossesse ? Je me sentais coupable » (Ibidem, 14). C'est une mère désemparée, surtout parce qu'elle ne savait pas comment s'occuper d'un enfant sourd. Elle se retrouve soudainement obligée de prendre soin de sa fille sourde, de l'éduquer et de communiquer avec elle : « Elle me regardait, incapable d'inventer quoi que ce soit pour créer le lien entre nous » (*Ibidem*.). Cette oscillation entre culpabilité et incompréhension souligne la fragilité initiale du lien familial face au handicap, révélant une tension entre les normes sociales et la réalité vécue. Néanmoins, la mère a

obtenu de nombreux résultats positifs en faveur de sa fille sourde. Grâce à elle, Emmanuelle a pu agir librement, émettre des sons même s'ils étaient mal compris, et imiter des gestes sans crainte ni honte. André Minguy affirme : « De tous temps, les enfants nés sourds ont essayé de communiquer avec leur entourage entendant au moyen de gestes dont ils étaient eux-mêmes les créateurs » (Minguy 2009, 9).

De plus, sa mère a toujours joué un rôle essentiel pour aider sa fille à comprendre les autres et à découvrir le monde. Sans elle, Emmanuelle n'aurait pas pu communiquer avec son père, qui à l'époque ne connaissait pas la langue des signes et manquait la patience pour observer sa fille progressivement, surtout au début de la crise. Il souffrait néanmoins beaucoup de voir sa mère : « communiquer avec moi dans un langage d'une intimité qui lui échappait » (Laborit 2003, 18). Sa mère a consacré toute sa vie à sa fille, allant jusqu'à quitter son travail. Tout au long de ses études, Emmanuelle a grandement bénéficié du soutien de sa mère, qui l'a toujours encouragée à écrire et à dessiner.

Ainsi, nous pouvons dire que la mère d'Emmanuelle a réussi à sortir sa fille de l'isolement lié à son handicap, grâce au partage progressif des rôles et des responsabilités, car d'après Marc Derycke : « Le jeu de rôle donne à l'enfant la possibilité d'intérioriser des aspects du monde des adultes, des rapports sociaux, non seulement en reproduisant le monde comme si jouer était un « collage », mais aussi en transformant son expérience personnelle lorsqu'il joue » (Derycke 2005, 142).

La sœur (Marie)

Emmanuelle Laborit n'a pas de frères, seulement une sœur, Marie. Celle-ci est une figure centrale, incarnant des valeurs non seulement pour Emmanuelle, mais aussi pour toute la famille. La naissance de Marie a insufflé chez Emmanuelle un besoin constant de comparaison. Elle n'a jamais cessé de chercher les différences entre elle et Marie, se demandant tout le temps : « Est-ce que je souffre de cette différence ? » (Laborit 2003, 58). Cet événement a éveillé en elle un profond sentiment de jalousie, d'inadéquation et d'infériorité. Parce que Marie pouvait entendre, elle est devenue la troisième personne (avec le père et la mère) capable d'entendre et de parler dans une famille ne comptant qu'un seul membre sourd. Emmanuelle dit : « Je comprends qu'elle est comme mes parents et que je suis seule contre trois » (Laborit 2003, 58). Cette citation met en lumière une forme d'exclusion symbolique que Emmanuelle Laborit a vécue au sein de sa famille. L'expression « seule contre trois » reflète un déséquilibre de la communication, où le langage parlé devient un outil d'appartenance pour ses parents et sa sœur, tandis que sa surdité la place en position minoritaire.

En effet, Marie a apporté un précieux soutien affectif à sa sœur sourde, comblant le vide qu'elle ressentait. Elle l'aidait régulièrement à écrire des lettres en français et elles jouaient ensemble. Étant toutes deux des filles, Marie a su gagner la confiance d'Emmanuelle, ce qui a graduellement apaisé sa solitude. C'est dans ce sens que Laborit déclare : « Marie va devenir plus que ma sœur, ma confidente privilégiée, mon interprète […] J'adore Marie ». (Ibidem, 72).

Emmanuelle, accompagnée de Marie, a commencé à réagir aux événements. Elle a exprimé ses objections et a critiqué ce qui la dérangeait, en affirmant « Je m'engueule avec ma sœur à la maison […] Range tes affaires. Ne jette pas tes fringues partout- Fiche- moi la paix. Si tu ne le fais pas, je vais être colère, je ne te parlerai plus. » (Ibidem, 142).

Peu à peu, Marie a pris le rôle de médiatrice, aidant doucement sa sœur à modifier certains de ses comportements. Elle l'aide même à découvrir la vérité sur son amant infidèle, révélant ses mensonges et sa trahison. En conclusion, Marie incarne l'image d'une sœur attentionnée et mature, malgré son jeune âge.

B. La famille dans *L'Histoire de ma vie*.

Dans son autobiographie, *L'histoire de ma vie*, Helen Keller met de l'avant ses racines familiales, soulignant ses origines prestigieuses dans le sud des États-Unis. Elle a cité : « Mon grand-père, fils de Gaspard Keller, acquit de grandes étendues de terrain dans l'Alabama […] Ma grand-mère Keller était […] petite-fille d'Alexandre Spotswood, un des premiers gouverneurs de la Virginie […] » (Huzard 2001, 16). Dès le début, Helen témoigne de son appartenance à une famille conservatrice et cultivée, liée à l'aristocratie établie du Sud. Bien que sa famille ne fût pas riche au sens strict du terme, elle possédait un riche héritage social et culturel.

Malgré le choc provoqué par la maladie qui a privé Helen de la vue et de l'ouïe, ses parents n'ont pas baissé les bras. Au contraire, ils se sont lancés dans une longue enquête de solutions éducatives et thérapeutiques, au cours de laquelle son père a pu : « aller consulter à Washington le Dr Alexander Graham Bell, qui pourrait nous donner quelque avis utile sur les écoles et les professeurs d'enfants sourds et aveugles » (Huzard 2001, 33).

Malgré leur chagrin, les parents d'Helen croyaient en ses capacités. Ils lui ont apporté le soutien nécessaire, tant sur le plan éducatif que psychologique. Cela lui a permis de surmonter son handicap et de devenir un symbole mondial d'espoir et de détermination.

Le père

Comme pour Emmanuelle Laborit, le rôle du père dans l'autobiographie d'Helen Keller contribue à façonner son expérience personnelle. Cependant, la relation entre Helen et son père diffère de la relation complexe et contradictoire qu'Emmanuelle entretenait avec son père. Bien qu'Helen ne mette pas explicitement de l'avant le rôle de son père dans le récit, sa présence demeure active et inspirante, représentant une forme unique de soutien émotionnel et social.

Le père d'Helen, Arthur Keller, était originaire du sud des États-Unis et un ancien soldat de la guerre de Sécession, elle dit « Mon père, Arthur H. Keller, fut capitaine de l'armée confédérée. » (Huzard 2001, 16), raconte-t-elle, avant de devenir rédacteur dans un journal local. Helen le décrit comme un homme bon, généreux et humble, qui aimait sa famille et prenait soin d'elle.

En réalité, Helen n'analyse pas en détail le caractère de son père ni leur relation, mais ses quelques observations suggèrent un lien particulier, fondé sur le respect et la

sécurité. Bien que le père n'occupe pas une place prépondérante dans la structure narrative, son rôle est crucial. À un moment charnière de l'histoire, sa décision de renouer avec Belle lui ouvre de nouvelles perspectives de connaissance et de connexion. Dans ce sens, le père n'est pas simplement une figure mineure ou influente dans la vie de la protagoniste ; sa présence, ses actions et ses choix ont un impact direct sur la structure narrative, le déroulement des événements, l'évolution de l'héroïne, et même sur les messages véhiculés l'autobiographie.

Ce qui rend ce personnage unique, c'est qu'il avec la mère incarnent un milieu mêlant conservatisme et encouragement. Malgré sa simplicité, ce milieu n'a jamais empêché les ambitions d'Helen ; au contraire, il a été le point de départ de son grand cheminement vers l'épanouissement personnel.

La mère

La mère d'Helen Keller était un modèle de douceur et de sérénité pour sa fille. Elle lui apportait un soutien émotionnel constant, de l'amour et de l'attention, malgré les souffrances endurées en raison du handicap de sa fille. Helen se souvenait de la tendresse de sa mère durant sa maladie en disant : « elle s'efforçait de me calmer, aux heures d'insomnie et d'agitation fiévreuse. » (Huzard 2001, 20).

Par ailleurs, la mère n'est pas seulement un élément protecteur, mais aussi un pont émotionnel qui relie Helen au monde extérieur. Elle ne communique pas par les mots, mais par ses gestes tendres, comme le dit Keller : « Ma mère réussissait à se faire comprendre de moi dans une foule d'occasions […] c'est à son amour pénétrant que je dois tous les instants de joie et de bonheur, qui ont mis dans ma longue nuit comme des rayons de lumière. » (Huzard, Op.cit., 21-22).

Comme la mère d'Emmanuel, la mère d'Helen a été profondément bouleversée d'apprendre le handicap de sa fille. Elle a été submergée par la culpabilité et le désarroi, comme si elle était responsable de ce qui était arrivé à son enfant. Bien qu'Helen n'ait pas détaillé ce moment de choc, son récit en révèle la douleur. Elle explique que ses parents se sentaient extrêmement gênés et anxieux parce qu'ils vivaient loin de toute école pour aveugles et sourds, et : « il semblait déraisonnable d'espérer que quelqu'un consentît à venir dans un endroit perdu comme Tuscumbia, pour y enseigner une enfant à la fois aveugle et sourde. » (Huzard, Op.cit., 31).

Cependant, la mère d'Helen ne se découragea pas. Elle a joué un rôle déterminant pour permettre à sa fille de sortir de son isolement. Elle a suggéré d'embaucher une enseignante en éducation spécialisée et s'est entièrement dévouée à cette entreprise. Elle ne laissait aussi passer aucune piste sans l'explorer pour ouvrir à sa fille une voie hors de son monde sombre. C'est elle qui a lu et entendu parler de l'enseignement pour les enfants sourds-aveugles : « Le seul rayon d'espoir que conservait ma mère, lui venait des Notes sur l'Amérique de Dickens. Elle se souvenait vaguement d'y avoir lu l'histoire de Laura Bridgman que l'on était parvenu à instruire, bien qu'elle fût sourde et aveugle … » (Huzard, Op.cit., 31-32). Cette citation montre clairement

que la mère a été le moteur du changement radical dans la vie d'Helen. Malgré l'importance de son rôle, la mère reste en arrière-plan dans le récit, contrairement à l'enseignante, Anne Sullivan. Néanmoins, elle demeure une référence affective constante, la première main qui a tiré Helen de son isolement. Malgré son métier d'institutrice, Anne Sullivan est demeurée un soutien éducatif et affectif précieux pour sa fille, l'encourageant et lui offrant un foyer chaleureux et aimant. Elle n'a jamais cessé de l'encourager ; Keller raconte : « Quand le train entra en gare de Tscumbia […] Ma mère, muette et tremblante de joie, me pressa longuement sur son cœur, tout en enregistrant avec attendrissement mes moindres syllabes. » (Huzard 2001, 81). Ce passage illustre parfaitement le rôle essentiel d'une mère comme source de soutien moral et affectif. Elle était ravie de revoir sa fille après des mois d'études et de constater qu'elle avait appris à dire quelques mots, même imparfaitement. Cela a eu un effet profondément positif sur Helen, qui a ressenti un vif désir d'apprendre plus vite, afin d'apporter de la joie à son entourage, et surtout à sa mère.

Ainsi, Helen n'aurait pas surmonté son handicap sans le soutien indéfectible de sa mère et sa conviction profonde qu'elle avait une voix, même si elle n'était pas entendue. C'est exactement ce qu'a fait la mère de Laborit : elle était la seule à la comprendre, à lui donner l'occasion de s'exprimer librement, même si ses mots n'étaient pas toujours compris.

La sœur Mildred.

Helen Keller n'était pas seule à la maison ; elle avait des frères et sœurs, mais sa sœur Mildred occupait une place centrale dans son autobiographie. Mildred se distingue comme une figure marquante de la vie d'Helen, non pas par son influence directe sur l'histoire, mais par l'impact que sa simple existence avait sur les émotions de l'écrivaine. Pour Helen, Mildred incarnait la vie normale, une expérience épargnée par le handicap, ce qui, dès son plus jeune âge, la faisait se sentir différente du reste de sa famille. À la naissance de Mildred, Helen a éprouvé de la jalousie parce qu'elle recevait tant d'attention de sa mère, et elle avait l'impression que sa sœur lui avait volé sa place. Elle a écrit : « je considérai ma petite sœur comme une intruse. Je savais que j'avais cessé d'être l'unique chérie de ma mère, et cette pensée m'emplissait de jalousie » (Huzard, Op.cit., 28).

En effet, l'arrivée de Mildred dans la vie d'Helen a suscité un sentiment de comparaison et de différence, engendrant un conflit intérieur entre un complexe d'infériorité et une quête d'identité. Helen avait l'impression de perdre sa place au sein de la famille, car Mildred jouissait de privilèges qui lui étaient refusés, comme celui de parler et d'entendre. Elle a d'abord dit à sa sœur : « Ce méchant bébé auquel je ne me sentais unie par aucun lien de tendresse. » (*Ibidem*.). Mais ce sentiment de jalousie initial était de courte durée. Graduellement, la relation entre les deux sœurs s'est transformée en une relation de solidarité, d'amour et d'harmonie. Bien que plus jeune qu'Helen, Mildred a partagé de nombreux moments de leur enfance et lui a donné un sentiment d'appartenance. Helen dit :

« je me pris pour Mildred d'une grande amitié […] nous étions heureuses de nous en aller, la main dans la main… » (Huzard 2001, 28-29).

Au fil du temps, Mildred est devenue pour Helen une source de soutien et de réconfort affectif. Leurs chamailleries d'enfance, leurs jeux et leurs rires permettaient à Helen de s'exprimer librement, malgré son handicap. Ces interactions, aussi simples soient-elles, étaient précieuses pour Helen parce qu'elles lui permettaient de se sentir comme les autres enfants : capable de ressentir, d'aimer, de se disputer et de participer. Pendant son séjour à l'Institut Perkins de Boston, Helen partageait chaque détail de sa vie et de sa scolarité avec sa sœur par le biais de lettres : « Nous portons en ce moment les gros vêtements d'hiver : manteaux, manchons, flanelles, etc. […] Il y a eu […] un grand match de football, a mis en présence Harvard et Yale, et on a passé ici par les plus vives émotions. » (Huzard 2001, 239-240).

Bien que Mildred n'ait pas agi comme une thérapeute à la manière de Marie dans *Le Cri de la mouette*, sa simple présence a contribué à l'épanouissement intérieur d'Helen. Elle a été pour elle un miroir, révélant ses défauts et l'aidant à s'accepter.

D'un point de vue sociologique critique, le rôle de la famille va au-delà du simple soutien affectif ; elle constitue également une structure sociale fondamentale qui comble les lacunes des institutions. Le soutien familial contribue à atténuer les effets de l'exclusion en fournissant un soutien éducatif et moral. Toutefois, ce soutien varie d'une famille à l'autre en fonction de leurs ressources sociales, ce qui met en évidence les inégalités d'accès aux soins pour les personnes handicapées.

La structure économique.

La structure économique est un élément fondamental de l'analyse de l'organisation sociale dans un contexte narratif. L'analyse de cette dimension vise à examiner le statut économique des groupes au sein de la société. Le niveau économique de ces groupes influence directement leur capacité à soutenir les personnes handicapées en leur fournissant les moyens nécessaires à la communication et à l'inclusion, notamment en l'absence d'institutions sociales.

A. La structure économique dans *Le Cri de la mouette*.

Bien que le roman, *Le Cri de la mouette*, ne mette pas directement l'accent sur l'aspect économique, le lecteur peut deviner, entre les lignes, que la stabilité financière de la famille Labori a joué un rôle important dans le développement d'Emmanuelle et dans sa capacité à surmonter son handicap.

Il est évident dès le début du récit que les parents d'Emmanuelle étaient conscients de son handicap et déterminés à l'aider à s'intégrer, malgré le choc de sa surdité. Ce soutien n'aurait pas été possible sans leur stabilité financière, car son père pouvait l'emmener dans différents endroits à la recherche d'écoles spécialisées ou de nouvelles méthodes pédagogiques. Elle déclare : « je ne sais pas où je vais […] J'ai compris plus tard,

en arrivant […] ce voyage était organisé par Bill Moody […] le but est de découvrir la façon de vivre des sourds américains, de connaître leur université Gallaudet, de savoir comment ils se débrouillent dans la vie de tous les jours » (Laborit 2003, 65).

De plus, la famille n'a pas hésité à l'inscrire dans des écoles spécialisées pour les sourds, ce qui impliquait des efforts et des dépenses supplémentaires pour le transport et le matériel pédagogique, ainsi que le temps que sa mère consacrait à l'aider à communiquer et à suivre ses exercices quotidiens. C'est dans sens qu'elle déclare : « je vais à l'école avec des enfants sourds […] J'apprends à compter avec des dominos. J'apprends les lettres de l'alphabet […] C'est un plaisir d'aller à l'école, maintenant. » (Ibidem, 43). Ainsi, le soutien matériel et moral de sa famille lui a permis de surmonter l'isolement lié à son handicap. Ce succès n'aurait pas été possible dans un milieu défavorisé.

Nous pouvons donc affirmer que la stabilité financière de la famille Laborit n'était pas un luxe, mais une condition essentielle à la réussite de cette histoire inspirante. Sans ce soutien financier, la famille n'aurait pas pu retrouver leur fille, l'élever, lui donner les outils nécessaires à sa réussite, tisser des liens avec autrui et devenir une artiste reconnue et une ardente défenseure des droits des personnes sourdes.

Par ailleurs, dans *Le Cri de la mouette*, nous voyons clairement que les ressources financières de la famille d'Emmanuelle Labori étaient essentielles à l'acquisition de l'appareil Minitel, qui a grandement facilité sa communication et renforcé son autonomie. Cet appareil moderne et coûteux n'était pas accessible à tout le monde, mais la stabilité financière de la famille d'Emmanuelle leur a permis de se le procurer. Cela illustre reflète comment la stabilité financière permet l'accès aux technologies médicales et éducatives, souvent très coûteuses : « Le Minitel est arrivé ! L'objet magique. La communication sans intermédiaire […] Cet instrument me permet de communiquer librement avec mes copains, par écrit. » (Ibidem, 113).

Grâce à ce soutien, Emmanuelle a bénéficié d'occasions presque identiques à celles des autres et est devenue moins dépendante. Cela souligne l'importance d'améliorer les conditions économiques et sociales de la société afin que chacun puisse accéder aux ressources essentielles, indépendamment de sa situation financière.

B. La structure économique dans *L'histoire de ma vie*

Bien que l'autobiographie d'Helen Keller ne mentionne pas explicitement la situation économique de sa famille, le contexte indique clairement qu'elle était relativement aisée. Ce facteur a joué un rôle crucial dans le développement d'Helen et sa capacité à surmonter son handicap, comme elle le déclare : « Mon grand-père, fils de Gaspard Keller, acquit de grandes étendues de terrain dans l'Alabama et, en fin de compte, s'y établit. » (Huzard 2001, 16), ce qui témoigne d'un niveau de vie confortable.

Quand Helen a contracté la scarlatine à l'âge de 19 mois, sa famille a su qu'elle serait isolée du monde. Malgré leur chagrin et leur désespoir, ses parents ont travaillé sans relâche pour trouver un moyen de communiquer avec elle et de l'éduquer. Les

ressources financières ont joué un rôle crucial, permettant à la famille d'inscrire Helen dans des institutions spécialisées (comme l'institut Perkins pour aveugles) afin de l'aider à briser son isolement. Ils ont également engagé Anne Sullivan, une enseignante spécialisée dans l'enseignement aux enfants sourds-aveugles, ce qui a entraîné des dépenses régulières. Aucune de ces initiatives n'aurait été possible si les ressources financières de la famille avaient été limitées.

Comme pour Emmanuel Laborit, la stabilité financière de la famille d'Helen Keller lui a permis de recevoir une éducation spécialisée dès son plus jeune âge et de réussir ses examens grâce à du matériel de pointe. L'achat d'une machine à écrire moderne par sa famille en est un parfait exemple. Cet appareil s'est avéré précieux pour faciliter sa communication et lui permettre d'effectuer ses travaux scolaires. Il lui a permis d'écrire de manière autonome, ce qui l'a aidée à réussir ses examens et à exprimer ses pensées et ses besoins sans aide. Cette machine était bien plus qu'un simple outil ; elle a vraiment créé un pont entre Helen et les mondes scolaire et social. Elle lui a permis de surmonter les obstacles liés à sa surdité et à sa cécité, a renforcé sa confiance en elle et lui a ouvert de vastes perspectives académiques et professionnelles. Dans ce contexte, elle dit : « J'ai essayé de plusieurs machines et je me suis arrêtée, en définitive, à celle de Hammond, qui est la mieux adaptée aux exigences particulières de mon travail. » (Huzard, Op.cit., 124). Il est important de souligner le lien entre la réussite d'Helen et la stabilité financière de sa famille, compte tenu du coût élevé de cet appareil et de son accessibilité limitée aux personnes handicapées. Cela met en évidence le fossé économique entre ceux qui peuvent s'offrir de tels outils technologiques et ceux qui ont des revenus limités et qui n'ont pas accès au soutien nécessaire.

L'analyse économique montre que le handicap est étroitement lié aux conditions matérielles. L'accès aux technologies, à l'éducation spécialisée et à la communication dépend des ressources financières, ce qui engendre des inégalités structurelles en matière d'inclusion. Par conséquent, le vécu du handicap varie selon le statut social des individus.

En fin, cette étude sociocritique des autobiographies *Le Cri de la mouette* d'Emmanuelle Laborit et *L'Histoire de ma vie* d'Helen Keller démontre que le handicap n'est pas seulement une réalité physique ou sensorielle, mais une construction sociale profondément ancrée dans les structures familiales, éducatives, culturelles et économiques. À travers ces deux récits, il est évident que l'expérience du handicap est façonnée par l'interaction constante entre l'individu et la société, où les mécanismes d'inclusion ou d'exclusion déterminent en grande partie la possibilité de construire une identité indépendante et reconnue.

La comparaison de ces deux autobiographies révèle, ainsi, plusieurs points de convergence essentiels. D'une part, les deux auteures transforment leurs souffrances personnelles en un discours de résistance capable de remettre en question les perceptions conventionnelles du handicap. D'autre part, la famille apparaît dans les deux œuvres comme un espace fondamental de soutien affectif, éducatif et symbolique, permettant

aux auteures de sortir progressivement de leur isolement. De même, la stabilité économique joue un rôle crucial dans l'accès aux outils de communication, aux institutions spécialisées et aux ressources éducatives nécessaires à l'intégration sociale.

Cette étude met toutefois en lumière des différences fondamentales entre les deux parcours. Pour Keller, la libération s'acquiert principalement par le biais du langage tangible et de l'accès au savoir écrit dans une société américaine caractérisée par des valeurs de discipline et de réussite individuelle. À l'inverse, pour Laborit, la langue des signes devient un véritable espace d'identité et de culture, à travers lequel le narrateur affirme la reconnaissance de la communauté sourde et rejette les formes de normalisation imposées par les institutions orales. Ainsi, alors que Keller aspire essentiellement à une intégration dans un monde dominant fondé sur la parole et l'écriture, Laborit défend explicitement une identité linguistique alternative et le droit à la différence culturelle.

Cette analyse comparative révèle que les deux textes dépassent le cadre individuel de l'autobiographie. Ils critiquent implicitement les systèmes sociaux qui marginalisent les personnes handicapées, tout en célébrant les formes de résistance construites par le langage, l'éducation et l'affirmation de soi. Dans cette optique, le handicap n'est plus perçu comme une faiblesse personnelle, mais comme un espace de création de sens, de construction identitaire et de remise en question des normes sociales dominantes.

En somme, cette recherche ouvre de nouvelles perspectives de réflexion théorique sur les liens entre littérature, identité et pouvoir social. L'approche sociocritique adoptée ici démontre que l'écriture autobiographique constitue un espace de reconstruction symbolique où les voix marginalisées affirment leur présence et leur légitimité culturelle. Ainsi, l'étude des récits de personnes en situation de handicap ne se limite pas aux études sur le handicap ou à l'analyse littéraire ; elle contribue également à la réflexion contemporaine sur les droits culturels, la diversité humaine et la représentation de l'Autre dans les sociétés modernes..

BIBLIOGRAPHIE

DERYCKE, Marc, 2005, *Culture(s) et réflexivité*, Saint-Étienne : Publications de l'Université de Saint-Étienne.

ELSAKRAN, M. M., **2015**, « Vers une culture illuminée pour traiter les handicapés », in *Les manifestations du handicap dans le folklore égyptien : lecture dans les dimensions de la diversité créative*, Le Caire : L'Organisation égyptienne générale du livre.

HUZARD, Antoinette, 2001, *Sourde, muette, aveugle : Histoire de ma vie*, Paris : Éditions Payot.

LABORIT, Emmanuelle, 2003, *Le Cri de la mouette*, Paris : Pocket Jeunesse.

MINGUY, André, 2009, *Le réveil sourd en France* : Pour une perspective bilingue, Paris : L'Harmattan.

SHEA, Gerald, 2013, *Song Without Words: Discovering My Deafness Halfway Through Life*, U.S: Da Capo Press (traduit de l'anglais par nous).
ZUCMAN, E., 1989, « La révélation du handicap : des mots pour le dire », in GARDOU, C., *Handicaps, handicapés : le regard interrogé*, Toulouse : Érès.

© Gehan Mohamed Abd-El Wahab MOHAMED, 2026.
Ce travail est disponible sous la licence Creative Commons Attribution 4.0 International (CC BY).

.